

# MALLARMÉ, OU L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE

## LES MOTS EN LIBERTÉ

Entretien avec Richard Vachoux, réalisateur de *Mallarmé ou l'après-midi d'un faune*.

**Qu'est-ce qui vous a séduit chez Mallarmé, fondateur de " *La Dernière Mode* ", revue lancée en septembre 1874, qui connut huit livraisons jusqu'en décembre de la même année, et dont il fut l'unique rédacteur aux identités multiples ?**

**Richard Vachoux :** S'il existait un élément de séduction, ce serait celui de la clarté. A savoir que, pour moi, Mallarmé, loin d'être un artiste inspiré par les méandres nocturnes de sa condition de poète, est un poète clair comme le jour, lumineux et adorateur du soleil.

Remarquable est la luminosité de cette poésie, qui a réussi à se détacher de la servitude de porter un sens, donc se soumettre, en définitive, à l'actualité socio-culturelle ou humaine. Considérable est la liberté que l'homme de lettres accorde à sa poésie, l'un des plus haut degré de la beauté et de la perfection formelle, sonore et plastique. Dans une société où l'on ne vit que par un langage utilitaire, pourquoi refuserait-on nos voix, et le plus intensément possible, à un poète qui cherche le raffinement verbal, une versification proche du maniérisme : toutes notions que notre monde contemporain semble ignorer. Il n'ignore cependant pas ces manifestations poétiques en tant que valeurs différentes ou même dangereuses pour la société dans laquelle nous vivons, mais s'y montre plutôt insensible.

L'un des maîtres à penser ou à sentir de Mallarmé, Victor Hugo, disait que le mot est un être vivant. Or, le mot n'est actuellement souvent que le serviteur d'un discours unique, opprimé, oppressé, fermé sur une seule option, qui n'est pas celle ni d'un avenir possible, ni d'une évocation utile et féconde du passé. Mallarmé me semble ici bien plus utilitaire que tous les discours économiques.

Notre spectacle se présente comme un alliage poétique, sensuel et ironique entre des extraits notamment de *L'Après-midi d'un faune* (1876) et de la revue *La Dernière Mode* (1874). Ce poème dont la sensualité joyeuse du protagoniste se console bien vite de la perte de ses deux nymphes, est basé sur l'absence, le vide. Ce vide, la parole poétique l'occupe afin qu'il vibre et proclame une présence. Dans *La Dernière Mode*, Mallarmé, seul rédacteur à bord, tient des propos sur le vêtement qui font date dans l'histoire culturelle et dans celle de la mode. Il y a également des passages de l'écrivain américain Edgar Allan Poe (1809-1849), dont Mallarmé publia une traduction des poèmes parmi lesquels le célèbre *Corbeau* en 1876.

**À suivre Mallarmé, "nommer un objet, c'est supprimer les trois quart du pouvoir de jouissance d'un poème qui est fait de devenir peu à peu. Le suggéré, voilà le rêve." En abordant le poète, allez-vous rester dans le registre de la suggestion ?**

**R. V. :** Ce qui m'attire de manière irrésistible chez l'auteur de *L'Après-midi d'un faune*, c'est précisément qu'il y ait une théâtralité du verbe mallarméen. J'entends par "théâtralité", la présence d'une matière à préférer. Il y a chez Mallarmé une telle qualité intérieure, un enjeu existentiel, une poursuite formidable de l'absolu ou d'essayer de recouvrir l'absolu grâce à un verbe extraordinairement incisif, ciselé, comme il le dit pour « tuer le hasard mot par mot .»

C'est exactement la définition du comédien : tuer le hasard de la psychologie qui est, à mon sens, une notion pernicieuse et néfaste dans les rapports entre les hommes. Tuer cette psychologie pour la convertir en une mise en liberté physique, charnelle, par la profération du mot. De sa beauté propre. Pour que celui qui reçoit cette parole en fasse le feu en lui d'une conscience d'exister. Trop d'hommes dans ce monde, si ce n'est pas tous les hommes, considèrent que vivre, exister, c'est avoir une conscience simplement d'être sur cette terre. Je ne veux pas dire par là que chez Mallarmé existe un ailleurs. Au contraire le poète est prophète d'une lumière nouvelle, pour laquelle il nourrit les plus ardents désirs et souhaits. Qu'elle soit celle que les hommes ressentent !